Atelier d'écriture
à la
Galerie
du chateau d'eau

2010/2011

Les auteurs :

Philippe Courtemanche
Thérése Grosdidier
Michele Gimié
Josselyne Graziani
Anne-Marie Hoareau
Jeanie Mondine-Pécarrère
Françoise Arino
Marie-France Garric
Francesca Ciolfi

Atelier proposé par l'association Yaksa productions,
animé par Marie Carré.
contact : 06.75.25.43.74 / atelier@yaksa.fr / www.yaksa.fr

Tous les textes proposés sont écrits à partir d'une consigne d'écriture et d'un déclencheur, la photographie.

j'ai pu dans cet atelier engager une envie d'écrire et poser un moment de réflexion sur un travail artistique objet de ma vie professionnelle. Et grâce à l'immersion dans le lieu de la galerie du château d'eau découvrir ou redécouvrir des créateurs de l'art photographique.
Se sentir humble de pouvoir écrire sur un travail photographique, sans retenue et sans gêne, ces petits textes que nous construisons le plus souvent autour de l'actualité d'une exposition, là, à quelques mètres de nos bureaux d'écriture, n'ont comme unique prétention que de nous faire jongler avec les mots face aux images.

Philippe

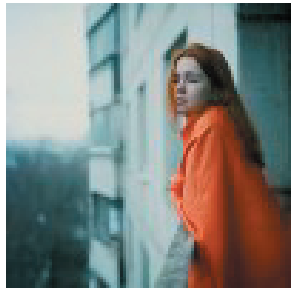
A chaque nouvelle exposition, nous découvrons un artiste et passons de longs moments à nous imprégner de son œuvre figurative ou abstraite, poétique ou politique, à moins qu'il ne s'agisse d'un mélange de tout cela...
De ce regard naît l'inspiration : nous nous approprions les photos et tentons d'exprimer dans notre propre langage ce qu'elles font naître en nous. Puis nous confrontons nos écrits et nos points de vue dans un échange fructueux. Car pour écrire, il est nécessaire d'être inspiré et les lieux chargés de culture sont des facteurs de créativité exceptionnels.

Michèle

EVENEMENT
Année
France-Russie
2010

Apparition
Petit matin prisonnier
D’une aube surnaturelle
Colombe statique
Ou regard emmitouflé
Beauté froide du brouillard
Matière inerte de la vie.

marie.



Fenêtres

En tirant les rideaux, ce matin-là, elle fut frappée par toutes les fenêtres en face d'elle qui l'observaient. La plupart étaient déjà opérationnelles et semblaient attendre l'entrée en scène de la sienne. Il lui semblait les entendre :

- eh bien, c'est pas trop tôt !
- Y en a qui se la coulent douce !
- C'est à cette heure-ci qu'on ouvre les rideaux ?
- C'est qu'on a sûrement quelque chose à cacher !

Par provocation et bien qu'on fût en hiver, elle ouvrit sa fenêtre en grand et agita légèrement les battants, renvoyant les rayons lumineux à toutes ces mégères frileuses qui en restèrent coites.
Seule, sur la droite et au bout d'un certain temps, une fenêtre s'ouvrit à son tour et un long tissu rouge s'agita sur son rebord. Elle comprit qu'on lui tirait la langue.

Philippe

De ma fenêtre d'enfant, je vois des champs de neige à l'infini, de grosses touffes d'arbres givrés, la cour de la maison, étroite, la niche du chien où rien ne bouge, un ciel triste, un horizon trop connu que j'ai envie de quitter pour la grande ville où je pourrai réaliser mes rêves les plus fous !!

De ma fenêtre, aujourd'hui, je vois un lieu désert, une clôture de ciment… une grande maison, coquette et habitée ; au rez-de-chaussée, de la lumière derrière de fins rideaux.
Un ciel plombé… un réverbère diffuse deux boules de brouillard givré et lumineux.
Une structure métallique, des disques de couleur imbriqués : une base de lancement de fusées pour de futurs petits cosmonautes!!!!

Dans 20 ans, de ma fenêtre, avec mes yeux usés, je verrai des usines à l'infini. Une mégapole où grouille une population misérable, à côté de riches technocrates.
Mon espoir en un monde meilleur s'est aussi appauvri…

Anne-marie

De ma fenêtre, je vois les arbres du jardin public, silhouettes grises sur ciel gris. Les immeubles ont allumé quelques fenêtres pâles dans le léger brouillard qui couvre la ville

Je suis venu habiter ici, moi l'homme des steppes, pour faire mes études. Là-bas la vie est si dure, les paysans si pauvres. Je n'avais aucun avenir là-bas. J'ai gardé ma pelisse en fourrure d'ours, celle qui couvrait mon lit dans la petite isba de mes parents. Je me souviens de la toute petite fenêtre carrée de ma chambre où ma mère avait accroché un rideau à fleurs multicolores. Le matin, je courais soulever le tissu coloré et j'attendais avec impatience la caravane des rennes. Elle passait à heure fixe soulevant la poussière sous le trot pressé des sabots. En hiver, la neige les enveloppait d'une fumée blanche. J'ouvrais la fenêtre pour entendre le martèlement de leur course qui résonnait dans la terre comme la pulsation des cœurs affolés.

Le jour se lève lentement derrière la vitre close de ma chambre d'étudiant. Le soleil rouge allume un incendie dans le jardin public au pied de la fusée géante des enfants. La Russie n'a pas besoin de rêve de cosmos.

Il faudra revenir au pays les études terminées, y installer de grandes éoliennes qui tourneront comme des oiseaux au-dessus de la toundra. Elles apporteront une énergie nouvelle la lumière dans les petites isbas, la fenêtre de la télévision contact avec la vie ailleurs.

Thérése

Dernier appel avant le départ, dans la nuit moscovite je rentre chez moi. La buée sur la vitre du bus me protège de son absence, plus que quelques minutes et tout sera fini, il ne lui reste plus que quelques minutes pour conjurer le sort.

Plus que quelques minutes avant que l'engin ne démarre et ne rajoute ses traces dans la boue de neige fondue. Terminal bus 184 départ pour l'aéroport, je lui ai laissé un mot sur la table, je n'aurais pas du partir il ne viendra pas. Dehors il fait froid, plus que quelques minutes, une silhouette là bas, un couple qui marche main dans la main, moi j'ai des gants. Ce n'est pas lui, le bus est vide, et moi aussi.

Dernier appel, aller simple, simplement, attention fragile. Qu'est ce que je fous dans un bus au milieu de la nuit sur un terrain vaguement éclairé . C'est le progrès, le chauffeur met le moteur en marche, ça me réchauffe un peu, plus que quelques minutes et je devrais ranger cette nuit dans la case souvenir, la boite ne métal qui ferme avec deux cadenas qu'il faudra que j'enterre dans un endroit que j'oublierai.

Plus que quelques minutes, elles me paraissent être des heures, je voudrais déjà être partie, je voudrais qu'ici soi ailleurs, bientôt je serais ailleurs. C'est fini, il n'y a plus de dernier appel, il n'y a plus d'abonné au numéro demandé.

marie.

La Beauté est fugace, mais tout est beauté !
L'aurore, le petit matin, la colombe, les traces de pas, la vie, le paysage…
Emmitouflée à cause du froid, de ce brouillard, de cette matière inerte, de ce paysage statique, de ce ciel chargé de nuages, de ces étendues immobiles, de cet environnement figé, de ces matériels insolites, et au loin, de ces cheminées d'usine qui crachent leur mauvaise fumée…
Comme j'aimerais qu'une apparition surnaturelle change mon regard prisonnier !
Et voilà que dans cet infiniment grand, je découvre quelques infimes parcelles de vie et de beauté, elles aussi prisonnières de ces espaces de démesure….

Il y a là un chemin, peut-être celui des écoliers ou des travailleurs… des traces de pas qui vont et qui viennent.., l'ombre d'un homme qui court dans la nuit,…les lumières de ces immeubles immenses et agressifs, témoins d'une vie intime et de bonheur partagé….ici, des arbres rabougris, saisis par le gel, attendent la lumière qui réveillera leur sève…et ce chat, là, bien pelotonné sur sa barrière dans le ciel blanc de la nuit,…ces multitudes de volatiles qui planent sur des décharges colorées….et même ce container, grimé par des tags, a accueilli la bouteille vide d'un passant et englouti son désespoir pour un moment…et cette boule de réverbère, grosse et pleine comme une lune, diffuse dans la nuit noire une beauté discrète et réconfortante……
Mon regard a fini par apprivoiser chaque espace de Beauté. Il suffisait que je cherche un peu… J'ai compris que sous la feuille, peut se trouver une luciole.

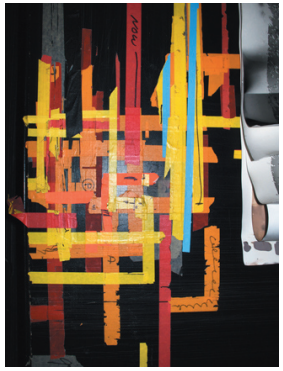
anne-marie

Décrochage.

Il n’avait pas été très difficile de la suivre dans Montmartre. Elle avançait rapidement, sans se retourner, faisant claquer ses bottines sur le macadam. Juste avant d’entrer dans le café de la Place Blanche, elle avait fouillé dans son sac et s’était rapidement repoudré le nez. J’avais attendu quelques instants, enfoncé un peu mon chapeau puis pénétré à mon tour dans le troquet. Je la repérai assise dans un angle tapissé de miroirs, seule. Son regard m’avait effleuré sans s’attarder. Je m’assis à mon tour à quelques tables de distance et feuilletai négligemment un quotidien que j’avais sorti de ma sacoche, mais je ne perdais pas de vue ma cible qui fumait nerveusement le regard rivé à la porte. Soudain, son visage s’éclaira:le jeune homme qui venait de rentrer se dirigeait vers elle. Il s’assit, se découvrit et commanda un café. J’étais prêt. Sous mon journal était glissé mon reflex. Lorsqu’il se tourna pour l’embrasser, j’eus la chance d’apercevoir son visage dans le miroir. J’armai et je déclenchai. Du travail bien fait, j’étais content ! C’est le mari qui le serait moins...

michèle

Renversements de faits / Abstractions photographiques



Asphyxie

Le visage très pâle enfoui dans l'oreiller jaune, les yeux écrasés par ses poings fermés pour ne pas voir poindre le jour qui lui révélerait que ce n'était pas un cauchemar.
Les murs de la chambre se rapprochaient, se rapprochaient : plus d'espace, l'air allait se raréfiait jusqu'à l'asphyxie. Une vie en cage, l'oxygène en cage : multiplication du gris envahissant les alvéoles roses du vivant. Multiplication des milliers de fenêtres qui allaient se refermer pour ne plus jamais s'ouvrir.
Dans sa poitrine oppressée, elle ressentait la présence de grandes bâches qui voilaient les dernières fenêtres susceptibles de laisser pénétrer encore un peu d'air…
La révolte était vaine, la compassion inutile : devenir muette et opaque et accepter ; bien loin, maintenant d'elle la question au moment de la révélation de la maladie « pourquoi moi ? »

Jeanie

Le temps invisible,

Dernière pellicule à développer, elle ne sait même plus depuis combien de temps elle se cachait dans l'appareil photo, combien d'années qu'elle ne s'en était plus servi ?

Dernier moment passé dans l'obscurité de la chambre noire.les souvenirs vont remonter à la surface au moment où l'image apparaitra. Première photo tirée, sans s'appesantir, elle regardera après, en prenant le temps. Elle ne se sert pas des caches qu'elle avait fabriqué pour corriger les mauvaises expositions, ils restent aimantés au mur, de toute manière, même en truquant l'image elle ne pourrait pas truquer le passé.

Les feuilles de papier passent de bac en bac, révélateur, morsure du papier, les ombres apparaissent à leur rythme, trop, pas assez, ne pas regarder encore, essayer de deviner. Bain d'arrêt ça n'ira pas plus loin. Fixateur pour que l'image ne s'autodétruise pas à la lumière. Trace blanche sur la cuve, rien de plus que des traces du passé. Toujours le même rituel avant le lavage pour supprimer les résidus chimiques et la poussière. À peine, juste pour voir ce qu'il y a sur la pellicule. Le temps est suspendu à un fil, les minutes s'égouttent des feuilles de papier impressionnées en train de sécher, retenues au fil par des pinces à linge en bois qui retrouveront bientôt leur fonction première.

17 h l'heure d'aller chercher les enfants à l'école, il va falloir partir. Elle jette un coup d'œil sur les photos suspendues, tout est flou, sauf une photo, elle et lui, avant. Leur amour avait été numérique, d'un clic à la corbeille.

Marie.

Égratignures

Dans l'insondable noir chutent les verticales. Perpendiculaires rouges, jaunes, lignes arrachées et torturées, verticales grenat se glissant sous l'orange vibrant. Rage des horizontales qui barrent, rayent …Papiers collés, déchirés, superposés révélant le rouge en le mordant l'étouffant, empêchant tout passage ; puis : moderato, deux verticales en cascades bleues, se décrochent pour faire chanter les oranges.

Jeanie

Immobilité

La lumière livide des réverbères a fait sombrer dans sa chape opaque toute l'immobilité de l'instant ; les clients du supermarché s'étaient enfuis lorsqu'ils avaient entendu la sirène annonçant une possible catastrophe.

Sur le sol verglacé aux reflets verdâtres du parking, les ombres diluées de quelques voitures abandonnées coffres ouverts, des sacs en plastique éventrés, des bouteilles vides côtoient les caddies délaissés, dépouillés et éparpillés comme des berceaux vides.

La lumière des lampadaires multiplie à l'infini les reflets sur le sol gelé donnant une impression de temps arrêté et d'immobilité à jamais définitive .
.

Jeanie

Tombe
La fêlure du temps
Ca ronge ça ronge ça éclate
La caresse de la main sur la blessure qui dure
Et c'est la vie qui s'échappe de la chape de pierre
La vie prisonnière
Qui vient vers la lumière.

Tu bourres, tu cognes, tu frappes.
Ta violence, ton énergie
Pourquoi ?
Trouer la porte de fer
Trouver la vérité.
Tes chaînes t'entravent.
Laisse tomber !

Elles dansent autour de la barre.
Elles chantent ravies.
Elles s'enivrent de leur corps chantant.
La musique étourdit, sans cesse se poursuit.
Le ballet ne s'arrête jamais.

Un collier de communication
Lumière ou nuit
Contact ou silence.
Un appel, déchirure.

Voyage vers l'infini
Vertige de l'infini
Vitesse vers l'au-delà
Vide d'avant vide d'après.

Thérèse

TERRE

Sur cette terre lointaine, on lui avait demandé de rédiger un rapport géologique. Une entreprise avait l'intention d'installer une usine électrique. Il avait pris l'avion pour déposer son dossier et en parler avec la direction.

Il avait parcouru les lieux et s'était arrêté souvent, subjugué par la beauté aride du paysage. L'endroit où devait commencer l'exploration l'avait rendu amoureux de cette terre. Deux rochers arrondis entre lesquels dévalait un ruisseau. Deux cuisses ouvertes sur un sexe de femme. Rendu impatient de connaître davantage le ventre de cette terre, il était resté. Dès le lendemain, les machines attaquaient mordaient, déchiraient.

Terre fracturée
Terre violée
Terre écartelée

Mais lui le géologue, il pensait :

Terre heureuse

D'exhiber les dessous de ses jupes plissées. Pour lui, elle révélait ses trésors cachés : petits bijoux de fossiles marqueurs des ères millénaires d'avant l'humanité. La vie grouillante d'autrefois avait composé des colliers de coquillages de toutes sortes.

Quelque temps plus tard, la terre avait libéré sa source, une rivière tumultueuse recevait pour la première fois la lumière du soleil qui la paraît d'émeraude. Heureuse, elle chantonnait tout au fond sa liberté toute neuve. Puis, un matin, un ultime cadeau de la terre, un petit jet d'eau, un geyser. La jouissance de la terre.

Terre des merveilles
Enfin rendue au soleil.

Une histoire d'amour entre elle et lui, une histoire secrète que personne ne pouvait deviner, qu'il gardait au cœur comme la découverte d'un bonheur.

Thérèse

Michael WOLF « Architecture of density »

Un, deux, trois, quatre, cinq, six ...
Respirez à fond !
Ton frère, ta sœur, ton frère, ta sœur, ton frère ne ressemble pas à ta sœur, ta sœur ne ressemble pas à ton frère, ta sœur ressemble à ton frère, ton frère ressemble à ta sœur...
Respirez à fond ! Respirez à fond !
Yeux de chats, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix mille, trente mille, trois cent mille...
Respirez ! Respirez ! Respirez !
Columbarium, mobilier d'anciennes pharmacies, armées en mouvement, un deux, un deux, un deux, un deux...
Un rideau, deux rideaux, trois rideaux...
Feuilles mortes d'automne. Tiroirs.
Respirez, respirez, je ne vois rien, pas de tumeur.

Philippe

Aujourd'hui j'ai dix ans, c'est pile le jour de mon anniversaire, maman m'a promis de rentrer plus tôt du travail et de me laisser jouer à l'ordinateur. En attendant je regarde par la fenêtre,

j'habite au 15éme étage dans une tour qui ressemble à toutes les autres, mais à force de les regarder je vois qu'elles sont différentes. De ma chambre je vois les 27 étages de l'immeuble d'en face et avec 34 appartements par étage, ça fait 918 appartements que je peux voir de ma fenêtre. J'aime bien regarder à la nuit tombée, avec les lumières on voit tout ce qui se passe à l'intérieur. Les gens seuls, les couples, les autres enfants qui font comme moi. Si on pense qu'il y a deux personnes par appartement je peux potentiellement connaitre 1836 personnes. Peut-être que l'une d'elles est mon père.
De la fenêtre de la cuisine je vois l'immeuble bâché, là je ne connais personne puisque je ne vois personne puisqu'il est bâché. C'est comme si on avait emballé la vie, maman dit que l'immeuble a de la chance d'avoir droit un lifting, et qu'elle aussi elle aimerait bien !.

A midi, j'aime bien me mettre à la fenêtre de la chambre de maman qui est aussi le salon. Là je vois l'arête gris-bleu qui pointe son nez, on ne voit pas ce qui se passe à l'intérieur parce qu'il y a des fenêtres miroirs,

mais du coup je vois le reflet de mon immeuble et en cas de soleil même un petit bout de ciel bleu. Tout est déformé comme si tout était mensonge, pour rigoler je dis que c'est ma prison, mais j'aime bien rester là à observer, à imaginer ce qui se passe derrière les murs.

J'ai inventé un jeu vidéo grandeur nature, je m'installe dans ma chambre face à la fenêtre et je dégomme les appartements d'en face avec du papier mâchouillé, avec la salive il reste collé sur la surface transparente quand je le crache. Je n'ai le droit de bombarder que les fenêtres sur lesquelles il y a du linge qui sèche, si je me trompe je dois tout recommencer, mon meilleur score c'est 34 appartements. Du coup, les fenêtres de ma chambre sont toujours propres, car je dois les nettoyer tous les jours !

Maman aime pas me laisser seul, mais elle n'a pas le choix, elle n'a pas les moyens de me faire garder ou de m'envoyer au centre avec les autres enfants alors je reste là et je trouve des moyens de m'occuper. Il se passer plein de choses pour qui prend le temps de regarder autour de soi. J'ai déjà vu 14 chemises tombées des balcons d'en face, 4 chats, 54 pantalons et 3 hommes, peut-être que l'un d'eux était mon père. J'entends maman qui rentre, elle a un paquet pour moi, une longue vue, je ne suis pas prêt de sortir d'ici !!

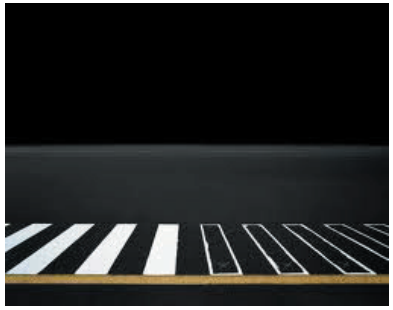
Marie.

Edgar MARTINS

Infiniment noire et sans douleur.

Nuit noire, tout est calme, rassurant, des notes d'un piano imaginaire résonnent comme celles, du pianiste canadien Chilly Gonzales, s'entre-choquent dans une bataille tranquille.
Une ombre, peut-être un homme d'une cinquantaine d'année, haut de forme, cape noire jetée sur ses épaules m'a semblé traverser la route, sauter sur les touches de piano, s'être enroulé dans ce plaid rêche, aux rayures régulières.
Droit, oui comme un i, droit, je l'ai vu se faufiler sous cette couverture, puis disparaître dans cette fente d'un plancher sali, demi-incliné.
Il court de droite à gauche, de gauche à droite, plonge dans cette crevasse... La vitesse de sa course m'épuise, je ne trouve le repos que dans cette immensité noire comme un océan au-dessus de moi qui me protège. Que cherche ce fantôme, prince de la nuit, qu'y a-t-il au bout de tout cela, de ces lignes, de ces bandes horizontales, de ces traces...Les notes de Gonzales reviennent frapper mes tympans, même pas peur, rêve ou fin du voyage autour d'un trou noir.

Philippe



Edgar MARTINS « La Ligne Volage »

Nuit calme, je me suis couché sous ta couverture, tendu droit sous elle tendu droit caché.

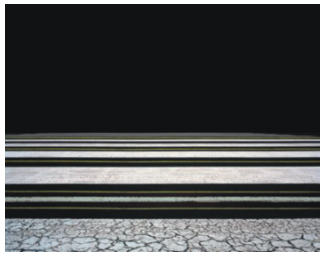
Protégé par ce ciel noir tranquille à l'infini.

Droit allongé caché.

Tes veines droites cachent tes fissures, je suis bien, allongé sous ta couverture. Le temps s'est arrêté pas un souffle.

La vie passe, passe comme le cheminement d'une ligne droite sans précipitation.

Philippe



Michel CAMPEAU « Pinces à linge »

Lait gère thé, tu es légère

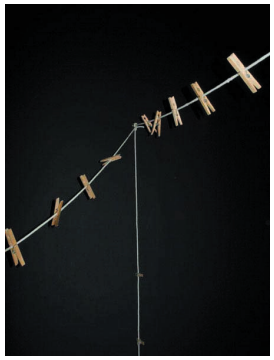
Lait (L.A.I.T) gère (G.È.R.E) thé (T.H.É) , tu (T.U) es (E.S) légère (L.É.G.È.R.E)

Ah Lou Et Te gentille alouette Ah Lou Ette

Do Ré Mi Fa SOLLA Si Do Ré

NUIT

Philippe



Décrochage

UNE BOUTIQUE D'AUTREFOIS

Mon grand-père aimait faire des photos. Il en avait toute une collection qu'il me montrait parfois.

Il racontait : « il s'appelait Simon. Il tenait une boutique de lingerie dans le quartier du Marais à Paris. Les bustes de femmes de sa vitrine, il aimait les parer de guêpières de dentelle et y ajoutait même une fleur en tissu au creux de leurs poitrines.

Beaucoup de femmes entraient chez lui en faisant sonner le carillon joyeux de la porte du magasin. Mais il voulait aussi que les hommes viennent y acheter un dessous affriolant pour l'offrir à leurs maîtresses et se faire plaisir à eux-mêmes.

Alors, il avait accroché au-dehors près de la porte d'entrée, un mannequin en hauteur, couvert d'une guêpière dont l'ourlet libre du bas volait au moindre souffle du vent, au moindre geste d'un passant frôlant de trop près la vitrine. Il en avait parfumé le tissu léger et certains ne résistaient pas à la curiosité lubrique de soulever la jupette pour savoir ce qu'il y avait dessous »

Simon, il a disparu depuis longtemps lui et sa boutique. Il paraît qu'il était juif et qu'il est parti là-bas retrouver le destin tragique de ses mannequins sans tête, ni bras, ni jambes.

Thérèse

LAURA HENNO

River Creek, 2007
Il est là, il n'espère plus rien, personne ne viendra le rejoindre, seul le soleil caresse son visage.
Je suis là, tu ne le sais pas nous étions inquiets de ta disparition, prenons le temps de t'approcher.

Il deserto rosso, 2009
Elle est là, visage meurtri, plantée droite digne, malheureuse, humiliée, poitrine bombée.
Je suis là, près de ton agresseur menotté par la police, je suis ton père, j'ai peur de t'approcher.

On hold, 2010
Elle est là grelottante, exténuée, la couverture rose salie posée sur ses épaules affadit encore plus son visage.
Je suis là, je t'ai tendu cette vieille couverture du coffre de ma voiture, il y a à peine un moment tu faisais tant d'effort pour te hisser hors de ce bassin d'eau où semble-t-il tu étais tombé.

Sans Titre, 2008
Elle est là marchant vers l'orée de la forêt au coucher du soleil.
Je suis là, je l'attends, la voiture, moteur au ralenti, tu n'as pas l'air vouloir te presser.

La cinquième île, 2010
Il est là, vêtements propres, pas décidés, son sac plastique à la main, seule valise de son destin.
Je suis là, tu me regardes et ne me comprends pas, je promène mon chien et toi tu viens de quitter le centre des délinquants mineurs.

Freezing, 2004
Elle est là sortie d'une brume matinale, regard perdu vers la côte, l'eau affleurant la naissance de ses fesses, doit-elle avancer ou revenir sur la rive.
Je suis là dans ma maison de pêcheur brisée par la tempête, étendu sous la table de la terrasse écroulée sur mon dos, elle ne me voit pas.
Philippe

SOLITUDE

C’est le soir
Assis sur le trottoir
Il fait noir
Vienne la nuit
Finie la vie.

Seul,
La solitude ta gueule !
Froid
Dehors et en moi.

Visage caché
Sous la capuche relevée.
Ne me regardez pas
Je n’existe pas.

Je ne suis rien
Juste un chien.

Passent les heures
Je me meurs.

Demain
La faim
Tendre la main
Au bord du chemin.

Thérése

Flanders 2009

Contours incertain d'une colline, d'une butte plutôt, dominant le village. Son corps brut et abrupte, ingrat, sorti du printemps et déjà en automne. Elle a zappé l'été ! Aux bourgeons ont succédés les baies et même les feuilles mortes. Elle a quitté l'enfance pour la vie adulte !

Un coin hors de la ville, pour rencontrer un homme de nulle part. Un homme du brouillard, étranger comme le ciel gris. Vêtements étrangers aux saisons, trop grands, trop longs, trop chauds pour l'été, trop légers pour l'hiver, vêtements, juste pour vêtir.

Secs comme les buissons, les herbes brûlées où quelques baies se seraient accrochées : ainsi sa chevelure, sa tignasse plutôt.
Repli terrien de sa moue, yeux durs comme les cailloux du chemin, cachés sous la bordure herbeuse du sourcil !Sourcil hérité d'un père inconnu !
Mou le profil, comme le chemin de sable.

« Gargouille », fut-elle appelée un jour, d'où tient-elle cette tête de paysage désolé ?
Quel métissage raté l'a ainsi dévasté dès l'enfance ? Tout est désolé dans ce lieu, plus rien ne sourit même les baies ont perdu leurs vernis, les feuilles flétrissent avant de rougeoyer. La soirée arrive avant que n'ai joué l'après-midi !

L'attente est vaine, la vie n'a plus de goût. Deux jambes « poteaux » pareilles à celui en béton caché sous l'herbe, repère de leur rendez-vous !
Histoire gâchée d'une nature qui n'a jamais souri.

Histoire à réinventer, derrière ces paysages désolés.
Sent-elle un bourgeon qui éclate en elle ?
Alors elle se referme sur ce fruit qui pousse.

Marie-france

FUMETTE

De l’autre côté du miroir un rêve d’ailleurs,
Un rêve fantastique.
Manque… Je fume.
Mon visage dans un nuage.
Où es-tu ? Je te vois floue.
Ton visage oublié dans le brouillard.

La mer… La grotte sous-marine du désir.
Bras entrelacés. Volupté.
Tes cheveux d’algues sur ton dos.
Fatiguée de plaisir.
Que tu es belle mon endormie

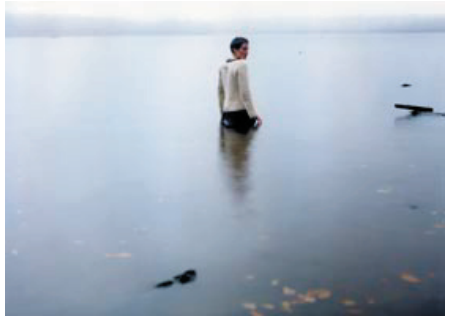
Introspection…

Je me lève.
Le monde à la fenêtre
Il existe.

Thérèse.

Noyade

Dans ce triste étang blanchâtre tricoté dans une laine sale que le vent ébouriffait ; l'eau indifférente l'engloutissait peu à peu. Il lui avait dit, c'est fini-nous deux, c'est mieux ainsi !
La brume de ses larmes coulait et rendait floues toutes ses pensées, elle sentait pénétrer dans sa chair les clous rouillés d'une vieille planche qui dérivait et elle avait mal et l'autre rive de ses pensées restait inaccessible, elle n'était plus que le reflet d'une feuille morte abandonnée dans le brouillard blanc…
Jeanie



Décrochage

Les podiums se sont vidés, la foule des invités a fui la lumière crue des projecteurs pour aller s'agglutiner dans les salons annexes rejoindre le buffet toujours si richement achalandé de la maison Chanel.

Je passe en coulisse, les petites mains comme on les appelle déshabillent les mannequins les corps à demi nus croissent couturières, habilleuses coiffeurs accessoiristes rangeant dans de petites boîtes cartonnées, bijoux, colifichets sacs et vêtements.

Au fond, derrière un portant à moitié vidé de ses robes de collection, mon œil est attiré vers Greta adossée au mur du vestiaire, elle n'a pas encore commencé à se dévêtir. Moi-même, je n'ai pas rangé tout mon matériel dans mes suits cases alu que j'avais déposées back stage. Ai-je bien pris les bons clichés commandés par Vogue - ne vais-je pas les décevoir, ai-je bien mis en valeur cette collection automne hiver1962, une phrase de Baudrillard traverse mon esprit :
« Photographier n'est pas prendre le monde pour objet, mais le faire devenir objet, exhumer son altérité enfouie sous sa prétendue réalité, la faire surgir comme attracteur étrange et fixer cette attraction étrange dans une image ».

Greta reste figée, pourquoi ? Qu'attend-elle, son avant-bras plié grossit dans mon œil comme une statue, je fixe mon 30 millimètres à mon Leica, et clic une photo volée.

Philippe.

ANTANAS SUTKUS

Le bruit de mes chaussures sur cette allée recouverte de petits cailloux envahit ma tête, j'avance dans ce grand parc arboré sans savoir où me mèneront mes pas. Quand j'ai ouvert la grille d'entrée, je n'ai pas pu lire sur le panneau de ferraille le nom de ce lieu, on devinait à peine le mot kind, kin er, quelque chose comme cela.

Un chant d'oiseau m'attire et j'ose pénétrer plus en avant dans ce bois, et au loin face à moi dans une éclaircie d'une trouée d'arbres un masque, mime Marceau, tête d'enfant irradié, portant une chemise à carreaux, nouée d'une lavallière, je ne peux m'approcher plus de lui qui pourtant me regarde intensément, je fuis.

Retour, en ville, une rue quasiment déserte comme un dimanche après-midi de ville de province, pas un bruit de véhicule. Elle, debout au balcon, femme ballon, prête à s'envoler de son troisième étage, poitrine gonflée envahissant la rampe de protection, tête penchée sur le vide, cheveux lisses, bien coiffés, mon premier sourire de cette journée dans cette ville de l'est de l'Europe où le temps me semble figé.

J'entre dans un café, m'installe face à une jolie jeune femme brune, verre à la main, songeuse. De suite je revois Elsa que j'ai laissée à Paris, à cette heure elle doit prendre son petit-déjeuner, seule elle n'aura sans doute pas pu vaincre ses insomnies, et à son bureau, perdue dans ses pensées refait le monde à sa façon, ma voisine de bar semble aussi fatiguée, regard noir dans cette lumière d'un matin blême.

Des bruits d'enfants me parviennent d'une rue adjacente au parc, j'entre dans une grande bâtisse de pierre, une école, c'est dimanche et pourtant les enfants jouent dans la cour. Près de la porte d'un escalier, Pierre, Paul, Jacques tendresse enfantine, le plus jeune penche sa tête sur l'épaule de son voisin, à peine plus âgé, confiant dans le grand de ce trio de jeunes garçons !Sur le perron d'à côté, une petite fille assise sur les marches au regard triste protège sous son bras une vieille poupée, les enfants courent et se bagarrent autour en l'effleurant à peine, mais elle reste paisible et calme, elle me regarde en ayant l'air de me dire : que fais-tu ici ?

Demain, je quitte la ville et je pars vers la campagne, c'est le début de l'été, peut-être je rencontrerai les paysans dans leurs travaux des champs.

Ombre et soleil, tristesse et joie, saleté, propreté, je traverse quelques fermes et toutes ces bâtisses en bois me rassurent, au loin on entend le bruit des moissonneuses batteuses et parfois, pour certaine femme c'est l'heure de la pause. Elle m'apparaît comme une jeune étudiante en vacances chez ses parents, fière jolie blonde, au sourire large, bouche ouverte sur de belles dents blanches, prête à croquer le monde. Assise, bras croisés sur une chaise en bois comme incrustée au mur de la maison, elle porte sur son chemisier recouvrant à demi son sein une cardabelle pas encore séchée et exhibe à son avant-bras, un joli bracelet-montre, petit signe de richesse dans cette campagne pauvre.

Ici, la richesse du pays ce sont ses habitants, telle cette maman adossée avec ses cinq enfants sur le mur d'entrée d'une maison traditionnelle de cette région, bâtie en bois. Au-dessus d'eux des galets de pierre sur une étagère, prêts à se transformer en de belles miches de pain, comme pour dans le mythe décrit dans la bible, mais ici pas besoin de miracle, la vie vraie et leur véritable vie leur suffisent, et si j'ai parfois croisé des mines tristes, leurs yeux m'ont donné l'impression d'un avenir meilleur.
Demain retour à Paris, il me reste que la nuit pour boucler mon article pour l'Humanité Dimanche.

Philippe

Journal de voyage en terre très étrangère

JOUR 1

Ce qui m'a surpris, en sortant tôt ce matin, c'est un groupe de femmes, riant très fort, en file indienne, qui marchait pieds nus dans la prairie jouxtant la route. Elles marchaient, chantonnant et s'interpellant, les chaussures à la main. Jamais leurs chaussures en cuir (donc confectionnés dans la peau d'animaux assassinés) ne devaient souiller l'herbe sacrée et vivante ! « Tu ne tueras point » et pour ne point voir la terre vengeresse s'ouvrir devant elles ; elles devaient faire oublier qu'elles avaient failli à cette loi et c'est pour cette raison qu'elles trottinaient pieds nus ! Sacrée hypocrisie avais-je pensé !!!

JOUR 2
Très surprenant ; ici, seuls, les hommes se promènent, un enfant dans les bras ! En effet, ici, les femmes ne s'occupent pas des enfants ; une fois expulsés de leurs ventres, elles les abandonnent dans les forêts autour des villages. Une fois par mois environ, une horde d'hommes susceptibles d'être père partent à la recherche des bébés. Chacun essayant de retrouver le « petit » qui pourrait leur ressembler. C'est alors que les enfants sont adoptés éduqués dans une famille ; ces enfants sont aimés, car les hommes sont animés par un fort instinct paternel hors du commun. L'instinct maternel, ici, n'existe pas, et personne ne semble le regretter.

Malgré tout, il m'est arrivé de voir une femme à l'esprit dérangé, qui profitait d'un moment d'inattention d'un père pour s'emparer d'un landau ou d'une poussette où gazouillait un bébé ; mais elle était vite rattrapée et ramenée à la raison !

JOUR 3
Surprise ! Tout le paysage était recouvert d'une matière ouateuse et blanche et de ma fenêtre je regardais les passants s'y enfoncer et laisser l'empreinte de leurs pas.

JOUR 4
Je pense que c'était un jour exceptionnel ! Jour de pleine lune peut-être ! Au milieu des bouquets de fleurs, les enfants de huit à neuf ans étaient réunis. Jour béni où chaque enfant doit recevoir un nom définitif, sans distinction de sexe ; un nom qui doit se composer d'un numéro et d'une couleur. Mille trois cent trois Jaune est une fillette aux grands yeux bleus et aux cheveux nattés ; Je dois reconnaître que la couleur « jaune » ne lui convient pas ! Jaune =soleil ! C'est vrai elle rivalise avec un soleil qui sourit !!

JOUR 5
La vieillesse est loin d'être respectée ! Une vieille femme ploie sous la charge de 2 paniers qui oscillent sur ses épaules
Bizarre ! Des hommes postés sous des arbres semblent surveiller ! Qui ? Quoi ?

JOUR 6
Impression de malaise comme hier ! Je suis sure que des espions veillent !
En toute discrétion, assis sur des bancs, des hommes, des femmes observent. Malgré leurs airs détachés et lointains, avec un minimum de perspicacité on peut les repérer.
Qui espionnent-ils ? Pourquoi ? Mystère à résoudre !

JOUR 7
Ce matin, très discrètement, adoptant l'attitude d'une touriste qui

flâne sans but, perdue dans son rêve ; moi aussi, j'ai « espionné » pour essayer de répondre à mes interrogations. LES ENFANTS ONT PEUR ! J'ai voulu m'approcher d'un garçonnet qui gardait une porcherie ; à mesure que je m'approchais de lui, j'ai lu une telle terreur dans ses yeux, que j'ai rebroussé chemin ! Un peu plus loin, un enfant accompagné vraisemblablement de son grand-père, mangeait une glace, j'ai voulu lui faire un sourire amical, mais même réaction de frayeur ! Je n'ai osé insister ! Ici les enfants ont peur ! !

JOUR 8
J'aurais bien aimé savoir comment fonctionner les écoles. Mais je n'ai même pas pu savoir si les écoles existaient. A mon avis si les écoles existent, elles sont interdites !! Car cette après-midi, assise sur une petite murette à l'ombre d'un platane, j'ai assisté à une scène, sans le vouloir d'ailleurs, qui est révélatrice : deux enfants aux allures d'écoliers traversaient la grande place ; À ce moment-là, deux hommes surgissants de nulle part, leur ont barré la route, et les pauvres petits ont eu l'obligation de s'enfuir..

Janie

regard décalé .

Je suis assis bien droit sur la chaise qu'ils ont disposée à mon égard, une manière chaleureuse de m'accueillir. Une femme est passée et a détourné gracieusement la tête. Cette délicatesse m'a touchée. Je l'ai suivie de loin, l'interpellant télépathiquement. Elle s'est aussitôt arrêtée devant une affiche mais il est trop tôt pour l'approcher. A côté d'elle un humain photographie en clignant des paupières les directives placardées face à lui. Il a disposé à côté de lui une boite à roulette, contenant quelque chose de vivant. Sans doute une offrande. Dans cette ville la plupart des petits d'hommes sont parqués et observés:ils s'entraînent à leur future tâche, courant, grimpant et sautant sans relâche.

Aujourd'hui, j'ai assisté à une fête locale:tous les hommes avaient recouvert leur torse d'un linge blanc, même les petits garçons ; Un seul, leur maître, portait une veste noire où brillaient de nombreuses plaques argentées ou dorées et aussi des étoiles. Se pourrait-il qu'il soit investigateur galactique comme moi ? A ses côtés un petit léchait une boule de neige, sans doute un test de survie aux froides températures de la région.

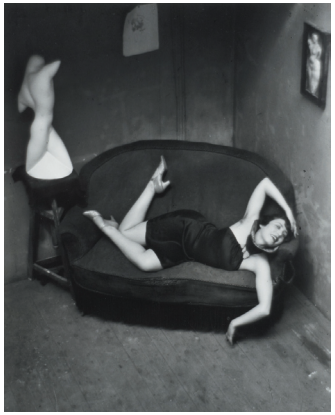
Ici les femmes sont regroupées dans certaines rues:comme chez nous, elles s'entretiennent sur la procréation et le choix du mâle, comme j'ai pu le constater en observant deux de ces créatures assises sur un banc et s'entretenant des travaux d'approche. Et comme chez nous encore, les mâles dominants deviennent de vieux solitaires installés sur des bancs ou plus rarement postés contre un mur. (cf note)

Pour le dernier jour de mon voyage, j'ai participé au grand rassemblement qu'ils avaient organisé pour moi, même si dans leur exquise politesse ils ont feint de m'ignorer. Hommes, femmes et enfants mêlés pour une fois, avaient apportés des gerbes de fleurs. Je leur ai juré solennellement et télépathiquement de revenir avec les premiers colons.

Note : il faut absolument que j'étudie le rôle du banc dans cette civilisation : soit il s'agit d'une zone de méditation et de relaxation, soit un relai télépathique pour les autochtones car pour ma part, je n'ai eu droit qu'à une chaise. J'ai bien essayé subrepticement des bancs à la nuit tombée, mais je n'ai rien ressenti...

michèle

Décrochage



LE MODELE

Le rire aguicheur du modèle ivre d'alcool qui pose pour le sculpteur, je l'ai entendu avant de pousser la porte de l'atelier. J'avais été invité à faire un reportage sur cet artiste de notoriété locale. Une lumière violente frappait la femme étendue sur le canapé, laissant dans l'ombre les coins de la pièce. Le sculpteur lui avait fait prendre une pose d'acrobate tel un contorsionniste de cirque.L'avait-il ramassée dans le coin d'une rue où elle attendait une aventure d'un soir ? L'odeur d'alcool et de sueur se mêlait à celle de la poussière de pierre entaillée par les coups de ciseaux du sculpteur.

Le bruit régulier des coups de marteau donnés, le grincement de la lime sur le bloc de calcaire avaient eu raison du rire hystérique du modèle. Subsistait juste sur la bouche trop rouge entrouverte, un sourire las, les yeux s'étaient fermés ; fatiguée, elle s'était assoupie dans le creux moelleux du divan, araignée géante prise dans le regard du sculpteur et dans le mien qui avait braqué mon objectif sur elle. Alors pris d'une sorte de compassion et de respect pour cet objet abandonné, livré au plaisir de l'artiste, j'ai dirigé mon objectif vers celui pour qui j'étais venu. Je me suis mis à chuchoter pour l'interview qui devait paraître dans le journal. Il ne fallait pas l'éveiller de son rêve de gloire.

Thérèse

Ellen Kooi

L'écluse
Ne retire pas l'épaule sur laquelle repose ma tête ; le passage est si étroit, l'eau si sombre et glacée, le bruit du courant m'enivre, m'assourdit et brouille mes pensées et mes désirs ; ayons confiance, sinon l'espoir va basculer et nous engloutir…

L'échelle
Elle surgit de la terre, s'élance vers le ciel sans jamais pouvoir l'atteindre : quête vaine : barreau par barreau, elle monte curieuse, avec précaution pour épier au-delà de l'horizon…. Mais l'horizon lui rejette son interdiction de pénétrer

Ballons
Ils ont volé le « rouge » ou peut-être l'ont-ils inventé ; ronds ballons rouges pour jouer dans la grisaille de ce triste paysage nuageux et pluvieux avant que la nuit n'arrive

Jumelles
Attachées, nouées , pour la vie .Pile et face de la même pièce de monnaie ! Partir à gauche ?Partir à droite ? Elles aimeraient n'être qu'une, être uniques sans nul miroir …

Jeanie

- Psst, psst, par ici !

Je me retournai et je les vis:c'étaient des jumelles d'une douzaine d'années, vêtues à l'identique d'un tee-shirt bleuté et d'un pantalon vert. Elles se tenaient dos à dos, reliées l'une à l'autre par leurs longs cheveux noués ensemble. Elles se tenaient immobiles, les bras ballants et me lançaient des regards désespérés.

Mais que faites-vous, seules dans ce terrain boueux ainsi attachées, leur lançai-je en faisant un pas vers elles ?
Elles s'écrièrent d'une seule voix :
Surtout, n'approche pas, sinon tu seras toi-aussi victime de la malédiction !
Mais quelle malédiction ?
Nous sommes condamnées à rester ainsi soudées par nos cheveux, le corps paralysé. Et si tu observes bien, tu verras que nos pieds s'enfoncent lentement dans la tourbe.
Mais pourquoi, c'est une mort atroce !

Depuis notre petite enfance, nous étions si heureuses toutes les deux que nous nous étions juré de ne jamais nous séparer. Jaloux de notre bonheur, les dieux nous ont prises au mot : ils nous ont transportées de notre maison et nous ont plantées là, dans ce champs gluant, liées l'une à l'autre. S'il te plaît, aide-nous ! Et surtout ne nous touche pas:ça te tuerai, toi-aussi !
Mais que puis-je faire, alors ? Vous avez déjà de la boue jusqu'aux genoux !
Tu dois calmer le courroux des dieux !

Elles en avaient de bonnes ! Que pouvais-je faire ? Je m'agenouillai et tentai une vague prière. Mais elles continuaient inexorablement à s'enfoncer. Je me rappelai alors mes études classiques:pour apaiser les dieux, les Anciens avaient recours à des sacrifices. Mais que leur offrir ? Dans ce champ désolé, nulle victime...à part...à part...moi ! Me sacrifier pour ces deux petites ? Je fermai les yeux et finit par me résigner. Il n'y avait pas d'autre solution, elles étaient ensevelies jusqu'aux hanches ! Alors, j'attrapai mon sac de voyage, l'ouvris en tremblant et en sortit le petit

couteau qui ne me quittait jamais. Et, sous les yeux effarés des fillettes, je relevai d'une main ma longue chevelure blonde et commençai à la taillader.

michèle